

Ruth Horowitz

Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Ruth Horowitz, « Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 18 - n°3 | 2002, mis en ligne le 09 juin 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/2648> ; DOI : 10.4000/remi.2648

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/2648>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Ruth Horowitz

Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui

Pagination de l'édition papier : p. 117-128

- 1 Les plus importants programmes de recherche des interactionnistes et des pragmatistes de l'École de Chicago des années 1920-1930 se préoccupaient des questions d'inégalité urbaine, de pouvoir et de démocratie. Certaines études, telles que le *Jackroller* de Shaw (1930), mettaient l'accent sur les phénomènes d'immigration récente, de pauvreté, de conflits culturels et de désorganisation collective. Un livre comme *The Gold Coast and the Slum* de Zorbaugh (1929) analysait finement les relations entre milieux sociaux différents. Il montrait comment les classes supérieures construisent des barrières pour tenir à distance les autres groupes du même voisinage.
- 2 Dans ces enquêtes, la structure est toujours en acte, elle apparaît dans les relations entre milieux sociaux où l'un des groupes a le pouvoir de tenir les autres à distance, le pouvoir de transformer un changement de position en course d'obstacles ou d'engendrer des événements qui forcent les inférieurs à faire ce que les puissants désirent. Le pouvoir se manifeste et est ressenti dans les interactions quotidiennes, dans les injonctions à devenir membre d'un groupe aussi bien que dans les rapports avec ceux qui sont étrangers à ce milieu.
- 3 Si les premiers interactionnistes montrèrent leur implication dans le traitement de l'inégalité et l'analyse du pouvoir, on accusa les sociologues de Chicago plus récents de ne pas se préoccuper des propriétés structurelles de la vie en collectivité.
- 4 Conscients des inégalités et des différences visibles dans les villes américaines, les pragmatistes se sentaient concernés par la façon dont divers milieux forgeaient un discours public susceptible de faire naître, dans le respect de la démocratie, une volonté de reconstruction sociale. Pour G.H. Mead (1918), la démocratie américaine constituait un outil privilégié pour faire naître un dialogue public et transformer la société. G. H. Mead, préoccupé par l'ampleur du fossé séparant l'idéal démocratique et la réalité sociale, avait conscience des obstacles empêchant le développement d'une communauté de citoyens bien informés qui pourraient modeler le destin de la nation, préoccupés qu'ils seraient par les questions civiques.
- 5 Pour que les gens s'engagent dans le processus de reconstruction sociale, il lui semblait urgent de faire tomber des barrières et de combattre les intérêts particuliers, en développant le sens d'une appartenance commune. Mais ces préoccupations ne sont pas celles de nombreux interactionnistes, aujourd'hui. D'où cet article concerné au premier chef par les questions structurelles présentes dans la vision fluide des processus de la vie collective qui était celle des travaux de l'École de Chicago des années 1920-1930.
- 6 Je montrerai qu'il existe chez les interactionnistes un corpus considérable de recherches ayant pour objet l'inégalité, la pauvreté et le pouvoir, en contradiction avec le diagnostic général de Shalin : « Les interactionnistes manquèrent de s'attaquer au système politique américain comme l'avaient fait les pragmatistes des années 1920-1930. Ils ne tentèrent jamais de lier les mondes symboliques locaux et les souffrances ressenties par leurs membres avec des institutions plus globales : politiques, économiques ou sociales » (1987).
- 7 Il existe aussi une tradition distincte de celle des chercheurs interactionnistes étudiant différentes communautés. Ceux-ci suivent les traces des pragmatistes et mettent l'accent sur les barrières et les ponts permettant le développement d'intérêts communs et de solutions aux oppositions sociales, menant ainsi à une plus grande participation au débat politique et aux affaires de la cité.
- 8 Même si dans le livre de Fine Gary (1995) traitant de la seconde École de Chicago, il n'y a aucun chapitre traitant de l'inégalité, du pouvoir ou de la démocratie, quelques sociologues contemporains s'inspirent des travaux menés dans les années 1920-1930, et renouent avec la

tradition d'alors. Ce courant d'intérêts est le fait d'auteurs comme Janowitz (1952), Suttles (1968), Kornblum (1974), Duneier (1992), Guterbock (1980) et Horowitz (1983).

9 Dans cette orientation de recherche, les questions de pouvoir et de démocratie sont primordiales et les structures jouent un rôle important dans la production et la reproduction des espaces propres à chaque existence. Mais si ces ethnographes ont les mêmes préoccupations que celles de l'École de Chicago des années 1920-1930, ils constatent que le monde actuel est encore plus fragmenté et que les fossés entre les groupes se sont élargis rendant encore plus difficile le dialogue public.

Inégalité et pauvreté

10 Dans les années 1920-1930 le destin de la pauvreté était lié au statut de l'immigrant, perçu comme un état temporaire, sans lien direct avec des modèles de conduite ou des rapports sociaux. Les nouveaux immigrants, des ruraux découvrant la ville et aux revenus très bas, perdaient souvent le contrôle de leurs enfants. Les relations primaires, celles qui les liaient au village d'origine se délitait progressivement et les relations secondaires étaient absentes ou faibles ; il s'ensuivait une désorganisation sociale. La situation était analysée comme conduisant à une « culture du crime » que les plus jeunes enfants expérimentaient. Ces derniers, pour entrer dans des bandes ou des groupes de pairs étaient quasiment contraints à participer à des activités délinquantes.

11 Pour la génération suivante, la désorganisation sociale et la délinquance diminuaient au fur et à mesure que les jeunes gens acquéraient une éducation, atteignaient un niveau économique supérieur à celui de leurs parents et déménageaient dans des quartiers où l'ordre régnait davantage.

12 Le procès d'assimilation auquel contribuaient les centres sociaux créés dans cette perspective ne pouvait que réduire les inégalités entre les groupes ethniques.

13 Cependant la société n'était ni ouverte ni fluide et cette vision optimiste de l'avenir des enfants de pauvres n'a pas érodé les barrières entre groupes sociaux. C'est ce que montre Zorbaugh (1929) quand il découvre que l'élite dressait des barrières pour tenir les « autres » à distance et qu'ils devaient sauter s'ils voulaient entrer dans la « bonne société ». Et même si les propriétaires leur louaient des dépendances dans *Gold Coast*, ils n'entraient pas en contact avec leurs locataires et peu nombreux furent ceux qui améliorèrent leur situation grâce à cette proximité physique.

14 Alors que les hommes pouvaient toujours retourner dans leur communauté de départ, s'y marier et travailler, la situation était considérablement plus difficile pour les femmes exclues du marché matrimonial ou du marché du travail. Elles n'avaient que peu de chances de réintégrer leur région d'origine, subissant le rejet des parents quand elles avaient fait le choix de partir sans leur accord.

15 Les études empiriques concernant les personnes qui aujourd'hui disposent de faibles ressources mettent en évidence le poids des barrières sociales et économiques qui limitent les possibilités de choix et le développement de stratégies de transformation de leur situation. Les différents travaux menés sur la pauvreté ont montré que la capacité individuelle à se forger une place dans la société ne donnait que des explications faibles. D'où des interprétations tirant vers la macrosociologie, minimisant la façon dont l'acteur crée son propre espace social. Ces recherches ont conduit à mettre l'accent sur le rôle des institutions et des communautés analysées en termes de contraintes et d'orientation des choix. C'est ainsi que Fine Gary (1995) rend compte des travaux d'Horowitz (1983), Bosk (1979), Anderson (1976,1990) et Burawoy (1979) comme relevant de la macrosociologie. Mais même si ces auteurs analysent prioritairement la façon dont les institutions et les plus puissants limitent l'univers professionnel des démunis, les acteurs sont aussi étudiés dans leur environnement quotidien.

16 Cependant dans le cadre des études sur la pauvreté, on est conduit à s'interroger, non pas sur la capacité des groupes à transformer leur existence, mais sur les raisons de leur immobilité sociale, de l'augmentation de la distance sociale et enfin sur les conflits qui les séparent.

17 La plupart des sociologues contemporains n'utilisent plus la notion de désorganisation appliquée à certaines zones urbaines. Au lieu de penser en termes de perte des liens primaires

de sociabilité provoquée par l'immigration et l'urbanisation, l'accent est maintenant mis sur les relations qu'entretiennent les communautés avec ceux qui détiennent le pouvoir. Suttles (1968) a ainsi montré comment l'ordre social impose sa définition de ce que doit être le résident d'une communauté pauvre, tout comme les conséquences de ce processus.

18 Dans *Social order and the Slum*, il tente d'articuler les notions de pouvoir, d'inégalité, de communauté et de relations inter-ethniques. Son ethnographie explore les conséquences de « ce que c'est qu'être pauvre » dans une société riche, laquelle contrôle les ressources et impose ses significations aux résidents d'une communauté, tout en les considérant comme indignes de confiance. Avoir une telle vision de son voisin conduit les groupes ethniques à la séparation et à l'absence de dialogue.

19 Chaque groupe vit sur son propre territoire, se segmentant par âge et par genre, organisant des « milices » pour protéger ses frontières et éloigner les intrus. Mais la capacité des groupes ethniques à maintenir une segmentation organisée dépend de leur position dans la société. Suttles ne se contente pas d'étudier la distance sociale à un ordre collectif dans les seules rencontres entre groupes dans la rue, il explore plutôt la capacité de ces groupes à maintenir cette convention grâce à leur relation avec la société dans son ensemble. Les dispositions qui résultent des inégalités et de l'absence de pouvoir renforcent les séparations et réduit les communications. Son travail est donc caractérisé par une attention portée à la création d'une organisation collective et aux relations que chaque groupe entretient avec les institutions de la société.

20 L'auteur a pu démontrer que la faible position occupée par les Noirs de *Taylor Street* les empêche de développer un ordre social stable. De façon évidente, les sociologues de l'École de Chicago des années 1920-1930 ne pouvaient pas prévoir la relation actuelle entre race et pauvreté. Park cependant pressentait l'existence de deux mondes parallèles, où les races seraient séparées si les Noirs restaient exclus des grandes institutions : « Quand une race a atteint le caractère d'une "nation", elle peut encore faire preuve de loyauté envers l'État. Mais elle le fera à condition que l'État intègre dans son organisation les intérêts, les aspirations et les idéaux de cette nationalité » (1968 : 131-132). Selon lui la séparation existe parce qu'il « y a une profonde différence entre les nationalités noires et européennes : la séparation des noirs et leur conscience de race qui en est la conséquence leur ont été imposées par leur exclusion et leur isolement forcés de la société blanche » (1968 : 130). Il prévoyait deux hiérarchies de classe séparées, une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs.

21 On peut considérer que Park était plus optimiste sur l'intégration des Blancs et des Noirs que les chercheurs actuels. Cependant peu d'interactionnistes ont continué aujourd'hui les recherches sur les relations entre ethnicité et pauvreté, à l'exception entre autres d'Anderson (1976) et Duneier (1992)¹.

22 Dans *A Place on the Corner* (1976), Anderson explore, à un niveau microsociologique, les relations entre race et pauvreté. Il le fait en étudiant les hommes qui s'attablent au *Jelly's bar*, hommes rejetés à la fois de la société blanche et de la meilleure société noire. Il ne conclut pas de ses observations que la hiérarchie mouvante du bar s'explique en réaction à leur position structurelle dans la société. Ce qui s'y passe ressemble trop à ce que vivent d'autres personnes dans la société, dotées de davantage de ressources : les gens s'apprécient et passent alliance avec ceux qui leur ressemblent.

23 Le *Jelly's bar* connaît une stricte hiérarchie de statut : les consommateurs doivent négocier leur place tout en s'inscrivant dans les activités des autres habitués et ils ne sont pas libres de dévier de ce que leur groupe primaire attend d'eux, fussent-ils de classe moyenne ou riche. Les « habitués » qui sont au sommet de la hiérarchie ont besoin de signes visibles de conformité ainsi que de démonstrations de bienséances de la part des nouveaux arrivants. « L'ordre social n'existe que parce que chacun reste à sa place et il le fait parce que les autres l'y aident » (Anderson, 1976 : 209). Toute variation par rapport aux habitudes doit être négociée sur le champ afin de conserver sa place et de continuer à être accepté. « Les personnes qui deviennent trop familières avec des groupes de statut différent du leur et jouent leur jeu d'après les règles des autres groupes sont jugées déplacées » (idem : 194).

- 24 Il apparaîtrait donc que les interactions au niveau micro-social structurent les actions des personnes et de leur entourage : elles ne sont pas libres de faire ce qui leur plait mais peuvent devenir créatives, elles peuvent prendre la mesure de la frontière de leur groupe, y introduire des changements et même des renversements de hiérarchie. Dans *Street Wise* (1990), sensible à la vie de la rue qu'il avait observée pendant plusieurs années, Anderson décrit comment ceux qui sont au bas de l'échelle sociale peuvent contrôler les interactions des gens plus aisés. Même si ce contrôle est celui d'un instant et d'une situation et même s'il ne peut pas être transféré dans d'autres sphères de l'existence, les jeunes Noirs par exemple peuvent contrôler un trottoir, obligeant ainsi les Blancs pusillanimes à marcher de l'autre côté de la rue, renversant ainsi, un court moment, la hiérarchie sociale.
- 25 Ce courant qui s'intéresse au pouvoir et aux inégalités avait déjà conduit Janowitz (1952) à analyser les institutions. Alors que les centres d'œuvres sociales étaient les principales institutions qui aidaient les pauvres dans les années 1920-1930, dans les années 1960 le système d'assistance s'était diversifié et complexifié. Son effet était évident notamment sur ceux qui restaient en dehors de tout secours comme de ceux qui trouvaient difficile l'accès aux prestations ainsi que sur des bénéficiaires qui voyaient dans les prestations un dû.
- 26 L'argument de Janowitz est que les services sociaux et leurs subsides représenteraient l'effort d'une société pour se contrôler elle-même en éliminant de soi la misère humaine, pour diminuer le recours à la coercition et pour accroître la capacité des groupes à s'autoréguler. Dans un État qui assiste les citoyens, ceux-ci se portent mieux. Ils disposent de ressources fournies par le marché et de moyens reçus du gouvernement.
- 27 Les actions gouvernementales sont conçues pour permettre à chaque groupe de s'organiser en accord avec des normes dont le respect permet la réduction du contrôle coercitif, l'élimination de la « misère humaine » et l'engagement dans des procédures « qui augmentent le rôle de la rationalité » (Janowitz 1952 : 30).
- 28 L'étude des expériences que les gens font dans leurs relations avec les institutions de contrôle social ne révèle pas seulement comment ces structures affectent la vie des gens, mais aussi jusqu'à quel point l'articulation des systèmes est lâche : les politiques sociales ne sauraient prévoir dans quel sens les agents des services les appliquent.
- 29 G.H. Mead (1963) nous donne quelques moyens de comprendre comment, au plan de l'expérience vécue, le contrôle qui s'exerce à un micro-niveau peut favoriser l'authenticité et une certaine liberté de choix. La condition nécessaire pour qu'un groupe arrive à s'autoréguler en élargissant son horizon est d'accroître son autonomie, c'est-à-dire agrandir l'« autrui généralisé »² avec lequel il est en interaction et par là avoir davantage d'options et faciliter la prise de décisions.
- 30 Quand les gens participent à plusieurs groupes dans des situations différentes, non seulement ils sont susceptibles de mieux comprendre la façon dont les autres voient le monde social, mais ils sont plus à même de transcender l'ordre social (Shalin, 1988). Ils sont alors susceptibles de développer un esprit critique.
- 31 Dans *Teen Mothers : Citizens or Dependents ? (Mères mineures : citoyennes ou dépendantes ?)* j'ai analysé les logiques de l'inégalité, du pouvoir et de la participation en observant comment les services sociaux agissaient face aux mères mineures³. Pour le participant, le programme était volontaire, mais certains des membres de l'administration usaient de leur position administrative et sociale dans leur relation avec les jeunes femmes. Ces administrateurs prenaient des distances vis-à-vis des jeunes mères tout en leur expliquant ce qu'elles auraient dû faire. Ils leur faisaient sentir que leur vie était indigne, qu'elles seraient toujours dépendantes du bon vouloir et de la charité de leurs supérieurs. Ils leur signifiaient aussi qu'elles n'obtiendraient jamais les mêmes droits et responsabilités que les « vrais » citoyens, ceux qui sont capables de trouver du travail et de participer à la vie politique. Du point de vue de ces mères adolescentes les administrateurs mettaient en doute leur dignité et leur respect.
- 32 Ainsi ce qui était un programme justement destiné à ceux qui se trouvaient dans une position difficile, pour les aider à augmenter l'éventail de leurs options et de leurs choix, redoublait

en fait les inégalités déjà présentes et éloignaient les jeunes mères du système économique et social.

33 Ici, comme dans le travail d'Anderson, ce qui se produit au plan macro-sociologique ne détermine pas directement le contenu des interactions quotidiennes. En d'autres termes, les puissantes structures du niveau sociétal peuvent cadrer la vie ordinaire de ceux qui manquent de capacité d'action mais ne déterminent pas le détail de ce qui existe.

Dialogue public et possibilité de reconstruction sociale

34 L'analyse qu'a faite Suttles de la planification de Chicago dans *Man Made City* (1990) le conduit à avoir une vue moins optimiste que celle de Mead de nombreuses années plus tôt, à propos des capacités de groupes différents à entrer dans des relations raisonnables grâce à un dialogue public. Tous les groupes en charge de la planification affirmaient que leur but était de servir l'intérêt général alors que des divisions existaient, bien que jamais énoncées publiquement.

35 Pour G. H. Mead, la reconstruction sociale était possible et les valeurs communes repérables. « On peut toujours trouver des intérêts sociétaux communs grâce auxquels on aplanit les différents sociaux » écrit-il en 1917 dans *Democracy's Issues in the World War*. « L'avancée de la démocratie prend toujours la forme de l'abaissement des barrières sociales et la réduction des privilèges acquis ; barrières et privilèges qui ont toujours empêché que les hommes trouvent des dénominateurs communs à leurs intérêts opposés, lesquels les conduisaient à l'affrontement faute de trouver une mesure commune » (cité in D. Shalin 1987 : 276). La question reste ouverte : peut-on vraiment abaisser ces barrières ? Dans une société aussi inégalitaire que les États-Unis aujourd'hui peut-on être plus pessimiste que Mead ? L'effort même des résidents de *Taylor Street* pour créer un monde organisé dans lequel ils ont un sentiment de sécurité accru, creuse en fait un fossé entre les quatre communautés qui y vivent et interdit que se développent des intérêts ou un langage commun.

36 Dans son analyse de l'engagement dans des politiques de planification urbaines, Suttles s'inquiète des possibilités et des obstacles à une reconstruction sociale à Chicago. Le déclin significatif des activités économiques, ainsi que le manque de confiance du public dans la gestion de leur ville, sont une partie du problème. L'autre partie est le manque de cohésion des groupes civiques ; défaut qui discrédite ce qui pourrait être considéré comme sûr ou digne de foi et qui accroît le retrait du débat public à propos de la planification urbaine. Les citoyens de Chicago se sont donné beaucoup de mal pour éviter le déclin de leur ville et s'adressaient confidentiellement au sociologue pour lui narrer ce qu'ils supposaient « se passer réellement ». De plus on ne trouvait pas de mobilisation forte pour une politique de réforme, sauf de la part des opposants politiques au maire.

37 Personne ne voulait aborder les difficiles problèmes d'une ville au marché du travail déclinant, dont les classes moyennes fuyaient vers les banlieues et qui connaissait une forte division raciale. Les plans pour changer la ville échouaient régulièrement et l'on ne trouvait pas d'arguments qui contribuent à définir ce que pourrait être un projet possible et souhaitable. De même il n'existait pas de statistique régionale qui permette une évaluation et construise des limites raisonnables au discours public. À la place, on ne disposait que d'une rhétorique expliquant que les projets étaient faits « dans l'intérêt du public » et dans un langage acceptable par chacun mais très vulnérable à une attitude cynique. Cette rhétorique tendait à brouiller les antinomies entre les propositions orientées vers le développement économique, essayant d'attirer de nouveaux ménages, et celles dont le but était d'améliorer les services publics de la ville.

38 Si Suttles n'est pas optimiste sur la possibilité que se développe un dialogue public qui ouvre la voie à des réformes sociales c'est qu'aujourd'hui la méfiance est trop grande et ce qui tient lieu de tolérance à l'autre est l'évitement ou les transactions marchandes.

39 Les limites du dialogue et de la reconstruction sociale étaient déjà évidentes il y a vingt ans dans l'étude de Guterbock (1980) sur le système politique de Chicago. Cet auteur admet que la machine politique de cette ville y est plus démocratique que l'image qu'en donnent certains de ses critiques, mais il demeure pessimiste sur la capacité de cette machine à se

réformer. Il s'interroge sur les raisons conduisant la population à soutenir ce que la plupart considère comme une institution corrompue, où les chances d'obtenir une faveur dépendent des liens personnels avec l'administration. Les différentes théories sur la façon dont fonctionne la politique locale vont des privilèges matériels concédés à des votants potentiels à la prise en compte des liens affectifs qui induisent des comportements de loyauté. Guterbock propose lui un modèle de l'engagement. Des avantages matériels sont toujours distribués aux habitants de la ville, mais trop d'institutions le font à la fois pour que cette explication permette de comprendre la fidélité à un système corrompu. Quant aux liens affectifs qui liaient le parti démocrate aux communautés ethniques et qui étaient le fondement de la seconde explication, ils ont largement disparu même si la politique envers les communautés joue toujours un rôle. Si les gens continuent à voter démocrate c'est qu'ils pensent en majorité que c'est le parti du petit peuple. Cependant les politiciens locaux se donnent du mal pour discuter publiquement des seuls sujets qui puissent trouver l'approbation de leurs électeurs tout en masquant les sujets épineux dont ceux concernant la « reconstruction sociale ».

40 Les obstacles à la tenue d'un dialogue public à propos de réformes sociales sont importants et tout spécialement quand des problèmes traités sont ceux liés à la race. Anderson indique certaines des raisons pour lesquelles la véritable communication nécessaire aux réformes politiques est si difficile à établir dans des villes où existent de multiples différences de race et de classe. Si l'on étudie les relations entre groupes dotés de pouvoirs asymétriques et de statuts inégaux, on comprend mieux la rareté du dialogue et le degré élevé d'incompréhension. Anderson montre dans *Street Wise* comment des gens de statut et de revenu différents ont à la fois des difficultés à communiquer et manquent de liens sociaux. Et il en va ainsi entre des personnes de race différente vivant dans le même voisinage. Anderson explore la vie publique et l'ordre social de deux communautés, dont l'une est de même origine ethnique mais diffère par le revenu et l'autre est plus homogène puisque uniformément noire et pauvre. Les membres de la communauté noire et pauvre avaient été sévèrement affectés par la perte d'emplois dans l'industrie. L'augmentation du chômage et l'élévation des taux de criminalité et de consommation de drogues incitèrent les résidents qui le purent à s'installer ailleurs. Ceux qui restèrent dont des gens âgés ressentaient le manque de sécurité et l'absence d'ordre. La confiance et la cohésion furent dégradées. Les jeunes étendirent progressivement leur activité dans les quartiers de classes moyennes voisins ce qui eut rapidement un impact sur le confort et la valeur immobilière des biens des membres de la classe moyenne. Les petits bourgeois blancs se mirent alors à éviter tout contact avec les Noirs en général omettant de faire la part des choses entre ceux qui pouvaient être dangereux et les autres. Faute de s'engager dans un dialogue qui permette de combattre la peur, les Blancs se mirent à construire des stratégies destinées à les préserver. Les écoles sans problèmes des banlieues résidentielles commencèrent à attirer les habitants des classes moyennes qui préférèrent partir plutôt que de discuter.

41 Kornblum (1974), dans son étude sur l'action politique dans une communauté ouvrière, montre comment les fossés qui existent dans les localités étaient comblés sur les lieux de travail. Les relations politiques locales opposaient les statuts plus que les classes, statuts ancrés dans les familles et les sentiments d'appartenance ethnique. Mais dans l'action syndicale, les provenances ethniques s'effacent devant les solidarités de travail : les Mexicains, les plus récemment arrivés, ont pris des positions politiques à la fois dans le syndicalisme et sur des questions de voisinage. Seuls les Noirs continuaient à être exclus. Kornblum était confiant dans le fait que l'implication continue des groupes ethniques, à la fois dans le syndicalisme et la vie locale, allait permettre à la longue de mieux les inclure. Il montre comment et quand des ponts se bâtissent entre des groupes culturels différents, ce qui permet de faire émerger un discours public et de mener des actions politiques communes.

42 Si le dialogue entre nationalités a souvent rencontré, dans la sphère publique, des limites, Duneier (1992), dans son étude sur la cafétéria Valois et sur la Table d'Hôtes de Slim, illustre des lieux où le dialogue existe entre Blancs et Noirs, membres de la classe moyenne et ouvriers. Dans ces endroits où l'ordre social suppose le respect, de la décence et des comportements conformes, les transgressions sont remarquées. Mais dans ce contexte des opportunités de rapprochement s'ouvrent entre les personnes blanches ou noires, responsables ou ouvriers.

- 43 Pour que la participation à la société civile existe non seulement les groupes doivent entrer dans le débat public mais les individus doivent aussi développer des capacités d'action et des ressources dans ce but. Certains des travailleurs sociaux que j'ai étudiés essayaient avec acharnement d'élargir l'horizon des mères adolescentes : leur inculquer la relation symétrique qui existe entre prise de responsabilité et droit de participer à la cité. D'autres parmi leurs collègues, surtout préoccupés de prendre de la distance vis-à-vis d'elles, construisaient des relations hiérarchiques dans lesquelles les jeunes mères étaient surtout invitées à devenir des clientes régulières des services sociaux, alors que d'autres enfin cherchaient à construire avec elles une communauté de femmes où elles travaillaient ensemble à égalité. Dans ce contexte, les mineures, grâce à l'information qui leur était fournie, étaient encouragées à dépasser les limites de leur communauté locale et à participer plus assurément au monde social. Le fait de fournir à la fois de l'aide et des informations démontre qu'éduquer et aider en même temps augmentent les capacités d'autorégulation et motivent à davantage de participation à la vie commune.
- 44 Grâce aux services qui leur furent fournis, ces jeunes femmes développèrent des savoir-faire leur permettant d'accroître leur autonomie et de participer à la vie politique, économique et sociale, au-delà de leur appartenance à une famille ou à une communauté. Cependant pour que tout ceci fut possible il fallut qu'elles acquièrent le sens de l'action, qu'elles puissent voir le monde comme malléable et ouvert au changement et qu'elles donnent un sens à leur existence, qu'elles puissent enfin prendre conscience de l'utilité des médiations institutionnelles, comme des citoyens d'une nation et pas seulement comme des pupilles (Janowitz 1983).
- 45 Pour ces mères adolescentes — un groupe avec de faibles ressources et ayant une expérience limitée en dehors de leur propre communauté — devenir capables de maîtriser leur vie dans un environnement élargi et créer leur place à l'intérieur et à l'extérieur de leur communauté n'était pas sans difficulté. Une démonstration de plus de ce que le capital culturel, permettant de déchiffrer et de manipuler les mondes sociaux, est inégalement réparti. D'où l'interrogation sur l'« équipement » dont les médiateurs disposent pour aider ces jeunes femmes à décoder le monde qui les entoure, une fois franchies les limites de leur communauté d'origine, et les aider à rejoindre le monde du travail. Le monde social extérieur à la communauté locale demande des capacités d'interprétation qui sont parfois radicalement différentes de celles que la communauté de naissance encourage. Le problème qui se pose alors est de savoir dans quelle mesure nous devons encourager quelqu'un à prendre une attitude critique vis-à-vis de sa communauté ?
- 46 Les médiateurs voulaient exalter à la fois le fait de faire des choix, de travailler dans le sens de ses rêves, l'esprit communautaire, la prise de décision, la prise en compte des perspectives d'autrui, le contrôle de ses émotions et le fait de tracer son propre chemin dans le monde social. Ils cherchaient à démontrer aux jeunes femmes qu'il était possible de changer le monde dans lequel elles se trouvaient et de jouer un rôle actif dans des mondes nouveaux. Ils affirmaient aux mères adolescentes qu'il leur était possible de changer la perception des travailleurs sociaux en restant maîtres de la situation et en gardant leur maison propre. Ils montrèrent aussi aux jeunes mères qu'il était en leur pouvoir de se faire respecter par leurs compagnons. De cette façon, les participantes à ce programme se voyaient incitées à s'engager dans des actions qui concernent la personne qu'elles voudraient être dans le futur.
- 47 Cependant rares étaient les occasions, en dehors de quelques instants de discussion entre le groupe et les médiateurs, où pouvait s'exprimer la naissance chez elles d'un esprit critique et une volonté de changer leur monde social ou d'entrer dans d'autres. Les médiateurs encourageaient les mères adolescentes à prendre l'initiative des discussions, à exprimer leurs propres pensées et sentiments. Ils tenaient compte des doutes et des peurs des jeunes femmes et décodaient facilement les autocritiques cachées sous les commentaires qu'elles faisaient des activités d'autrui. Les médiateurs questionnaient à la fois les actions et leur signification, sans mettre en cause quiconque. Ils essayaient de leur montrer comment d'autres personnes pouvaient interpréter autrement leurs actions, afin qu'elles comprennent que dans certains cas elles devaient soit changer de manière d'agir soit argumenter ce « qu'elles voulaient vraiment faire ». Les jeunes mères estimaient que les techniques et priorités des médiateurs

étaient raisonnables, pleines de bon sens, en correspondance avec leurs sentiments secrets et surtout attentifs à leurs besoins de compréhension et de respect de soi. Les médiateurs offraient aux mères adolescentes une nouvelle version des politiques de bien-être, en présentant leur allocation comme l'équivalent d'une bourse d'étudiant de première année. Cette version donnait le droit aux mères adolescentes de recevoir légitimement des aides alors qu'elles travaillaient pour accroître leur savoir-faire.

Conclusion

- 48 Les mondes urbains, étudiés par les sociologues que nous avons présentés, existent comme lieux où se nouent des relations sociales significatives et une vie collective. Il ne s'agit pas de l'univers d'habitants post-modernes où les sociabilités de quartiers sont détruites et où les gens ne cessent de bouger. Ce n'est pas non plus le monde dépeint par l'École de Chicago dans les années 1920-1930 où les liens premiers étaient ethniques. Ce sont des mondes sociaux où les résidents souvent se craignent les uns les autres et n'ont pas toujours confiance dans ce que font leurs voisins, cependant ils restent sur place (souvent parce qu'ils ne peuvent pas financer une autre solution) et s'efforcent de donner sens à leur environnement et d'y créer de l'organisation.
- 49 Des voisinages restreints, une certaine stabilité et des relations sociales continuent à avoir de l'importance. Cependant cet effort en vue de créer un monde sûr dans lequel on puisse se sentir bien, être « quelqu'un de respectable » et exprimer sa vraie personnalité, à cause de la diversité et quelquefois du danger de l'environnement urbain, suppose que l'on élève des barrières, donc que l'on rende plus difficile l'existence d'un large autrui généralisé. Or sans cet élargissement, seul un dialogue superficiel peut exister avec autrui. Cette fragmentation, ainsi que le besoin ressenti, le désir de bâtir des murs autour de notre propre groupe, rendent difficile la discussion ouverte si nécessaire pour le fonctionnement de la démocratie.
- 50 Les barrières sociales ou économiques ne sont pas souvent renversées et le dialogue, qui encourage — selon Mead — la reconstruction sociale, n'a pas lieu.
- 51 Les travaux de Kornblum, ceux de Duneier ou d'Horowitz montrent bien cependant que certains groupes peuvent dépasser les limites de leurs quartiers pour aborder des débats publics plus larges. Les ouvriers métallurgistes utilisent le syndicalisme pour surmonter les oppositions ethniques entre quartiers ; certains, parmi les travailleurs sociaux réussissent à aider les mères adolescentes à leur trouver une voie possible dans l'existence. Les consommateurs de chez Slim découvrent Valois et aidèrent à créer et entretenir un lieu où les frontières entre groupes étaient abolies.
- 52 Certes, les structures sont toujours là : routines, anticipations, modèles et régularités de la vie quotidienne. Les groupes qui ne veulent pas de nous sont là aussi. Mais le structurel fait partie de processus dynamiques et la création est aussi une action.

Bibliographie

- ANDERSON Elijah (1976) *A Place on the Corner*, Chicago, University of Chicago Press.
- ANDERSON Elijah (1990) *Street Wise, Race, Class and Change in an Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press.
- BOSK C. (1979) *Forgive and Remember*, Chicago, University of Chicago Press.
- BURAWOY Michael (1979) *Manufacturing Consent*, Chicago, University of Chicago Press.
- DUNEIER Mitchell (1992) *Slim's Table. Race, Respectability, and Masculinity*, Chicago, University of Chicago Press.
- FINE GARY A. (1995) *A Second Chicago School ? The Development of a Postwar American Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.
- GUTERBOCK Thomas (1980) *Machine Politics in Transition : Party and Community in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.
- HOROWITZ Ruth (1983) *Teen Mothers – Citizens or Dependents*, Chicago, University of Chicago Press.

- JANOWITZ Morris (1952) *The Community Press in an urban Setting*, Chicago, University of Chicago Press.
- JANOWITZ Morris (1983) Préface à SUTTLES (1968) dans la réédition 1983.
- KORNBLUM William (1974) *Blue Collar Community*, Chicago, University of Chicago Press.
- MEAD George Herbert (1917) Democracy's Issues in the World War in *Chicago Herald*, 4 Août.
- MEAD George Herbert (1963) *L'Esprit, le Soi, la Société*, trad F., Paris, PUF.
- SHALIN Dimitri N. (1987) Socialism, Democracy and Reform, a letter and an article by George Herbert Mead, *Symbolic Interaction*, 10, 267-278.
- SHALIN Dimitri N. (1988) George Herbert Mead, Socialism and the Progressive Agenda, *American Journal of Sociology*, 92, 913-935.
- SHAW Clifford R. (1930) *The Jack-Roller. A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, The University of Chicago Press.
- SUTTLES Gerald (1968) *Social Order and the Slum : Ethnicity and Territory in the inner city*, Chicago, University of Chicago Press.
- SUTTLES Gerald (1990) *Man Made City*, Chicago, The University of Chicago Press.
- WACKER Fred R. (1995) The Sociology of Race and Ethnicity in the Second Chicago School, in Gary Alan Fine (1995).
- ZORBAUGH Harvey W. (1929) *The Gold Coast and The Slum. A Sociological Study of Chicago's Near North Side*, Chicago, The University of Chicago Press.

Notes

- 1 Voir Wacker (1995).
- 2 -« On peut appeler la communauté organisée ou le groupe social qui donnent à l'individu l'unité du soi « l'autrui-généralisé ». L'attitude de l'autre-généralisé est celle de toute la communauté. Ainsi, dans le cas d'un groupe social comme l'équipe, c'est l'équipe qui est l'autre-généralisé, dans la mesure où elle entre (comme processus organisé ou activité sociale) dans l'expérience de l'un quelconque de ces membres » (p. 131).
- 3 -Ce programme faisait partie d'une initiative du gouvernement fédéral pour aider des travailleurs défavorisés. Il s'agissait de jeunes décrochés de l'école de moins de 19 ans qui voulaient accéder au GED (niveau de fin d'études secondaires).

Pour citer cet article

Référence électronique

Ruth Horowitz, « Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 18 - n°3 | 2002, mis en ligne le 09 juin 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/2648> ; DOI : 10.4000/remi.2648

Référence papier

Ruth Horowitz, « Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18 - n°3 | 2002, 117-128.

À propos de l'auteur

Ruth Horowitz

Professeur de sociologie, New York University.

Droits d'auteur

© Université de Poitiers
